

Ad vitam

Alexandra Norelli

– Et cet arbre-là, il ne sera pas coupé ?

Maurice désigna du menton le seul cyprès dressé derrière la troisième allée. Son ombre longue et pointue traçait une ligne fine sur les stèles à ses pieds. Il ne faisait pas très chaud, la brise diluait franchement les rayons courageux du soleil d'avril.

– À l'heure où je vous parle, ce n'est pas prévu. Mais qui sait si nous n'allons pas manquer de place d'ici quelques années... En tout état de cause, s'il devait disparaître, il serait remplacé sur-le-champ par un homologue dématérialisé.

L'homme en costume s'avança sur la promenade qui mène à la partie haute du cimetière.

– Vous allez voir, c'est une vraie révolution dans la vie de l'Après.

Maurice s'aïda du mur enlierré à sa gauche pour assurer son pas jusqu'au sommet de la butte. Ses genoux lui faisaient mal, mais pas autant que son cœur qui devait battre sans Pauline depuis la veille. Ici et maintenant, elle aurait dit « Fais attention », et peut-

être même « Donne-moi le bras. » Elle aurait mis son imper bleu et le petit foulard vert amande en viscosse autour de son cou pour ne pas attraper froid. Il aurait juré entendre ses petits pas à sa suite, faisant crisser le gravier blanc qui salit les souliers.

Dans le village, la reprise progressive des concessions par une société privée n'a pas séduit tout le monde. Mais le peu d'argent alloué par la commune à la gestion des sépultures ne suffisait plus à l'entretenir convenablement. Du moins, ce sont ces arguments qui ont été retenus, et aujourd'hui c'est avec un employé encravaté que Maurice déambule à la recherche de la meilleure couchette pour sa Pauline, qui n'aimait pas trop la chaleur.

La partie basse du cimetière était encore intacte, les vieilles tombes en marbre revêtaient une multitude de nuances de gris, du plus clair au plus sale, s'autorisant parfois quelque fantaisie en arborant un ostentatoire granit rosé que l'on semblait réserver aux plus excentriques. Pauline disait d'ailleurs que les Duchamp faisaient autant de manières vivants que morts, et la couleur de leur pierre confirmait ces propos.

Dans les allées les jardinières fendues se mêlaient aux vases ébréchés. Les bouquets fanés côtoyaient les pétales décolorés des fleurs en plastique posées sur les morts par leurs vivants, afin d'espacer les visites et de prouver, s'il le fallait, un semblant d'attention à leur égard.

L'homme en costume sortit un petit boîtier de sa poche et déverrouilla d'un bip discret la grille entre le nouveau cimetière et l'ancien, invitant Maurice à le suivre avant que celle-ci ne se referme. Il sembla deviner que le vieil homme s'interrogeait, notamment sur la nécessité de fermer un tel endroit avec autant de précaution, et entreprit de le rassurer :

– Bien sûr, vous aurez vous aussi votre propre clé d'accès, et si vous ressentiez le besoin de vous rendre physiquement en ces lieux vous pourriez le faire sans difficulté.

Maurice ne ressentait pas d'autre besoin que celui de s'asseoir, mais il donnait le change. Il s'avança lentement. Le sol ici était pavé de grandes plaques de métal poli, alors il prenait garde de ne pas glisser. Les mots rêvés de Pauline résonnaient sous son chapeau de feutre : « Va doucement Mo, c'est pas le moment de se casser une guitare ».

De part et d'autre des allées étaient alignés des blocs rectangulaires en verre opaque, tous identiques. On aurait dit une sorte d'entrepôt suédois à ciel ouvert.

– Nous avons choisi de donner les cercueils à la vue plutôt que de les cacher.

Le soleil, pourtant très haut, n'éblouissait pas. La lumière dans cet endroit était comme feutrée, filtrée, adoucie. On n'entendait rien. On ne respirait rien. Absolument rien, même le vent s'était tu. Maurice leva les yeux, et ne vit pas d'oiseaux. L'air ne sentait

ni le froid ni la terre, et même l'odeur de gasoil de la route en contrebas qui aurait dû lui parvenir restait sagement à la frontière de ces lieux. Ici tout était lisse, ni beau ni laid. Maurice s'approcha du premier cercueil à sa droite. Un bouquet d'iris mauves trônait en son centre, le même que sur celui de derrière, et que sur celui d'à-côté, ainsi que sur l'autre devant lui. Juste changeaient le nombre de fleurs et la forme du vase.

– Bluffant de réalisme, n'est-ce pas ?

La main de l'homme en costume s'avança vers les pétales immobiles et les traversa sans résistance.

Maurice, qui n'avait jamais vraiment compris comment l'image arrive dans la télévision, ou pourquoi la voix de Jeanine à Paris parvient si vite jusqu'à lui à Clermont en passant par un fil torsadé, fronçait des sourcils inquiets.

Et comme il ne disait rien, l'homme poursuivit :

– Elles sont impérissables, mais elles ne sont pas éternelles. Selon la formule choisie, la durée d'affichage des fleurs varie de quatre jours à deux mois.

Sur la face avant du cercueil s'affichait un nombre en lumière bleue. Celui-ci disait 143.

– C'est le compteur de Pensées. Chaque fois que quelqu'un envoie une Pensée à ce défunt, le nombre augmente de un. Les Pensées peuvent être adressées par SMS ou par mail, à votre convenance.

Le compteur affichait maintenant 144.

– Les Pensées ont une durée de vie illimitée. Chacune est acquise pour toujours, le compte ne peut pas décroître.

Maurice demeurait silencieux.

– En revanche, si le nombre stagne pendant sept jours consécutifs, ce qui signifie que personne n’a pensé à ce défunt pendant ce laps de temps, le caveau est archivé. Tenez, regardez justement, nous avons de la chance ! Comme celui-ci, derrière nous.

À quelques mètres, les chiffres sur un des compteurs apparaissaient en rouge. Les plaques de métal autour de la tombe de verre s’écartèrent soudain en émettant un soupir pneumatique. Le bloc descendit dans le trou ainsi formé, emportant avec lui les fleurs fantômes, et le sol se referma aussitôt. À présent, la place était libre.

– L’archivage est définitif. Nous n’avons pas prévu de système de restauration à ce stade de développement.

Maurice ôta son chapeau un instant pour se frotter le sommet du front. Il essayait de comprendre, mais que voulez-vous... Ses parents à lui dormaient dans l’ancien en contrebas, entre quatre planches chacun. À l’époque on avait fait faire le marbre chez Jeandet et la croix avait été apportée par les vétérans du troisième régiment.

– Quand un défunt est archivé, il ne peut plus recevoir de fleurs, ni de Pensées. Aussi, pour plus de tranquillité, il est possible de souscrire un abonnement de Pensées automatiques. Une

application se charge d'en envoyer une par jour, ou plus, c'est au choix.

Quand Pauline était encore en vie, et qu'elle venait à penser à la mort, elle se disait qu'on les enterrerait côte à côte, elle et son Mo. Sous un arbre, ce serait mieux, parce qu'elle n'aime pas trop la chaleur.

Maurice parcourut d'un œil attentif l'espace autour de lui :

– Il n'y a pas d'arbres de ce côté du cimetière ?

– Ils sont en option, et personne ici n'a encore souhaité en afficher un. Mais nous avons toute une variété de frênes, d'ifs et d'oliviers. Il faut simplement veiller à bien choisir la position de l'ombre holographique projetée, question d'esthétisme vous voyez.

Il était bientôt midi. Maurice trouva dans la poche de sa veste la liste de courses que Pauline lui avait remise la semaine passée. Il se dit qu'il passerait à l'épicerie en remontant.

Et il se demanda s'il n'avait pas vécu trop longtemps.

L'auteure

Naît en 1986 en Haute-Savoie juste après Tchernobyl.

Arbore des boucles blondes et une frange raide comme un balai qu'on imputera à l'évènement précédent.

Arrache la tapisserie du mur pendant la sieste en maternelle et change d'école l'été suivant.

Lis le journal à 5 ans et les étiquettes des bouteilles d'eau au lieu de manger ses petits pois.

Saute une classe et passe les quinze années suivantes à s'adapter.

S'installe ensuite derrière un bureau dans une administration de l'État, et finit, à trente-cinq ans, par en scier les pieds.

Écrit depuis, sur ordonnance, matin et soir en dehors des repas.